

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 11

Artikel: Les mirages de la vie : [suite]
Autor: Hager, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189712>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES MIRAGES DE LA VIE

IV

Le surlendemain, Céline reçut une affectueuse lettre de sa mère qui en contenait une autre d'une écriture inconnue.

Elle regarda la signature: Elio Sauze ? Elio Sauze, c'est le fils de l'ami intime de son père, revenu à Marseille le jour même de son départ....

Elio Sauze! Ce nom avait souvent frappé son oreille autrefois, mais depuis quatorze ans, cette famille ambitieuse de fortune avait parcouru les cinq parties du monde. M. Sauze était mort à Saigon; sa veuve, une des plus jolies femmes de la Provence, ayant réalisé son rêve de devenir millionnaire, était revenue dans la patrie avec son fils unique.

Elio Sauze avait été déçu de ne pas rencontrer Céline, il le lui écrivait dans un style charmant, évoquant le souvenir de son père toujours regretté, faisant des allusions intéressantes à sa longue odyssée, et enfin la priant de lui choisir chez les plus grands bijoutiers de Paris une admirable parure pour offrir à sa mère le jour de sa fête.

Grâce à la mobilité de la jeunesse, au naturel enthousiaste de Céline, cette missive fut un antidote pour son cœur malade, et elle fit entrevoir à son imagination de nouveaux mirages plus éblouissants que ceux d'autrefois.

Elio Sauze! se répétait-elle, et ce nom lui semblait harmonieux entre tous : Elio Sauze ! Il a vingt-quatre ans, il doit ressembler à sa mère, être beau comme elle; il a le style d'un esprit supérieur, une instruction remarquable, une âme d'élite.

Et elle le revêtait de toutes les perfections de cet idéal qui hante les rêves des jeunes filles, en leur chantant des hymnes d'amour.

Elio Sauze, comme il effaçait Ludovic Mélinde si railleur, si peu affectueux, si terre-à-terre !

Lucie, voyant rayonner le visage de Céline qui relisait sa lettre pour la cinquième fois, lui dit avec un fin sourire :

— N'est-ce pas que la vie a du bon ? Elle vous tient en réserve bien d'autres compensations.

— Grâce à vous, je vais tant l'aimer que j'atteindrai mon siècle et ne voudrai jamais mourir !

— Ce ne serait pas surprenant, on tient plus à la vie à quatre-vingt-dix ans qu'à dix-huit; c'est que « tout n'est pas précisément pour le mieux dans le plus chétif des mondes. »

Céline s'acquitta avec bonheur des commissions qui lui étaient données, et, en échange, elle reçut les plus belles fleurs de la Provence et des vers ravissants qui l'enthousiasmèrent.

Ses réponses lui donnaient des insomnies; elle essayait de lutter avec l'inimitable style d'Elio, et se remettait à l'étude avec passion.

Cette correspondance devint désormais le grand attrait de sa vie, et Lucie, la plus patiente des confidentes, s'intéressait beaucoup à ce poème de l'inconnu.

Un dimanche, Juliette et Céline furent appelées au salon : Ludovic venait leur faire ses adieux.

— Mademoiselle Céline, lui dit-il, si j'étais une duègne plus respectable, je vous ramènerais à Marseille. Voulez-vous que je dise à votre mère de vous envoyer chercher ?...

Elle hésitait.

— Allons, reprit-il, devenez raisonnable, ne boudez plus Mme Mélinde.

A ces mots, Céline tressaillit:

— Je vous en prie, ne plaisantez pas avec ce qui me déchire le cœur: entendre appeler ma mère d'un autre nom que le mien, m'est si douloureux.

— Mon tuteur est le meilleur des hommes, et votre mère sera parfaitement heureuse.

— Rien ne peut me consoler de l'oubli de mon père.

— J'espère que dans vos lettres vous dissimulez ce sentiment?

— Mais je n'écris pas à ma mère; toutes les semaines, Elio Sauze m'écrit pour elle et pour lui.

— Oui, Elio est à Marseille, je le sais; quel brave et noble cœur ! C'est mon meilleur ami; avec quelle joie nous allons nous revoir ! Quel dommage que...

— Que voulez-vous dire? interrogea Céline palpitable.

— La destinée a été très cruelle pour lui; il a été très éprouvé; mais sa résignation a été sublime. Que lui dirai-je de votre part, mademoiselle Céline ?

— Que ses vers sont admirables, ses lettres ravissantes, et que les fleurs qu'il m'envoie me rappellent la Provence.

Juliette prenait des poses pour attirer l'attention de son cousin; elle lui parla, pendant que Céline restait rêveuse.

— Elio malheureux, il ne lui manquait que cette aurore!

Ludovic, par un instinct de divination, eut un malin sourire; il venait de lire jusqu'au fond de l'âme de la jeune Provençale.

Il s'étonnait qu'elle résistât encore et ne demandât pas à revenir: Cette gentille perruche de Juliette ne se ferait pas tant prier, pensait-il...

Céline aurait bien voulu parler d'Elio, mais elle craignait de se trahir; elle eut un moment l'idée de demander son rappel pour revoir Marseille, sa mère, Elio Sauze; elle n'en eut pas le courage, et vit Ludovic s'éloigner avec un inexprimable serrement de cœur.

Elle comprit alors qu'Elio Sauze avait une bien grande part dans ses affections, et l'amour platonique aux ailes d'ange la faisait planer au-dessus des réalités de la vie.

Le printemps et l'été étaient venus, lui apportant au cœur des bouffées d'espérance; elle avait fait des progrès merveilleux dans les sciences et dans les arts; l'amitié de Lucie, ses sentiments élevés, son sincère patriotisme avaient ennobli son caractère que la souffrance avait purifié.

Elle se demandait si elle était digne d'inspirer de l'amour à Elio, et quand cesserait son exil volontaire.

Mme Mélinde s'était vite habituée à sa nouvelle existence, à l'absence de sa fille; elle était de ces âmes de sable où tout s'efface à mesure, tandis que celle de Céline était de chair; tout s'y imprime, en y laissant des traces parfois sanglantes.

(A suivre.)

**Concert-festival des 1 et 2 avril,
au Casino-théâtre.**

Les sacrifices que font les villes voisines pour maintenir chez elles un orchestre, doivent nous engager de plus en plus à faire tous nos efforts pour conserver le nôtre. Une heureuse idée est née chez messieurs les membres de l'*Estudiantina*, celle de donner, au profit de la Société de l'*Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage*, un concert-festival, sous le patronnage de la *Société pour le développement de Lausanne*.

Il n'est pas nécessaire de citer ici des noms ; qu'il nous suffise de dire que les principaux membres de l'*Estudiantina* se sont mis à l'œuvre courageusement et ont apporté dans ce louable projet toute la vie, toute l'activité, tout le talent et l'originalité dont ils ont le secret. Dès le mois d'octobre dernier, les